

CHAPITRE I

Le trottoir est un théâtre

Au rouge, vous devenez tous des statues.

Pas des statues nobles, bien sûr. Ne vous offrez pas le marbre trop vite. Plutôt des installations municipales provisoires, posées au bord du passage piéton par une administration qui aurait confondu l'art public avec une réunion de fatigue verticale. Vous vous figez en groupe, un pied légèrement avancé, un sac contre la hanche, une main sur un téléphone, le regard suspendu à une lumière comme si le destin venait d'être sous-traité à un boîtier électrique.

Je suis au-dessus.

Lampadaire de carrefour. Métal froid. Peinture écaillée. Quelques fientes anciennes, pas toutes à moi, inutile de me charger de toute l'œuvre collective. De là, je domine la petite scène avec une précision satisfaisante. L'air du matin sent la pluie sèche, le bitume lavé à moitié, le caoutchouc des pneus, le café brûlé qui s'échappe d'un bar déjà ouvert, et cette odeur plus fine, plus humaine, plus difficile à nommer : le renoncement proprement habillé.

Vous êtes là.

Vous attendez.

C'est un geste simple, attendre. Chez vous, il devient tout de suite une confession.

Un homme en manteau sombre fixe le feu avec l'intensité d'un croyant devant une relique de mauvaise qualité. Il tient une sacoche plate contre lui. Bureau, probablement. Ou quelque chose qui y ressemble : un lieu où l'on échange sa matinée contre des mails, des tableaux, des réunions et cette forme particulière de mort lente qu'on appelle « suivi de dossier ». Son visage ne bouge presque pas. Seul son pouce travaille sur l'écran, glissant, remontant, glissant encore, comme un petit animal nerveux coincé sous la peau.

À côté de lui, une femme serre une poussette d'une main et un gobelet de café de l'autre. Elle a ce regard des adultes qui ont déjà vécu trois petites urgences avant huit heures et qui n'ont pas encore eu le temps de devenir une personne. L'enfant dans la poussette dort avec l'indécence parfaite des êtres qui ignorent les échéances. La mère regarde le feu, puis la montre, puis l'enfant, puis le feu. Ce n'est pas une scène de tendresse. C'est une négociation avec la gravité.

Un adolescent attend plus loin, casque sur les oreilles, capuche relevée, visage fermé avec soin. Les jeunes humains apprennent très tôt à fabriquer un visage de protection. C'est l'un de vos premiers artisanats sociaux. Il balance son poids d'un pied sur l'autre, prisonnier d'une musique que personne n'entend et d'un corps qu'il n'a pas encore fini d'habiter. Il ne regarde pas les autres. Il regarde à travers eux, ce qui est une manière assez correcte de commencer à devenir adulte.

Une vieille femme, sac de courses plié contre son flanc, ne bouge pas. Elle ne consulte rien. Elle ne vérifie rien. Elle attend sans spectacle. Il y a chez certains vieux une économie de gestes que les

vivants pressés prennent pour de la lenteur. C'est souvent simplement de l'expérience. Quand on a vu assez de feux rouges, on cesse de croire que le vert est une libération.

Puis il y a les impatients.

Ceux-là me divertissent.

Ils avancent d'un pas, reculent, évaluent la circulation, se penchent légèrement comme si leur corps cherchait à influencer la lumière par persuasion musculaire. Ils ne traversent pas encore. Ils voudraient. Ils se retiennent. Ils obéissent, mais avec des airs de rebelles en laisse courte. Leur drame est magnifique : ils veulent désobéir, mais seulement si cela reste raisonnable, visible, acceptable, couvert par l'exemple d'un autre. L'humain adore la liberté collective. Seul, il hésite. À deux, il s'autorise. En groupe, il appelle ça un mouvement.

Enfin, le vert apparaît.

Petite grâce lumineuse.

La troupe se met en marche.

Il n'y a aucune beauté là-dedans. Il faut être honnête. Le passage piéton transforme rarement l'humanité en ballet. C'est plutôt une coulée de corps mal coordonnés, sacs qui cognent, roues de poussette qui butent, chaussures qui glissent, regards qui évitent les pare-chocs, téléphones qu'on ne range pas tout à fait. Vous traversez comme on évacue une salle sans vouloir admettre l'incendie.

Le cadre en manteau sombre accélère trop vite, puis ralentit parce que sa chaussure manque une flaque. La femme à la poussette pousse avec un coup sec pour franchir le rebord du trottoir. L'adolescent traverse sans lever la tête, comme si le monde devait s'écarter devant sa playlist. La vieille femme attend une seconde de plus, puis s'avance, droite, minuscule, plus digne que le feu lui-même.

Les voitures patientent.

À l'intérieur, d'autres humains regardent la scène avec cette irritation molle de ceux qui ne supportent pas d'être momentanément empêchés par des créatures identiques à eux. Un conducteur serre les doigts sur son volant. Une conductrice se maquille brièvement dans le rétroviseur, corrigeant un visage qui n'a rien demandé. Un livreur, casque attaché, jette un œil à son téléphone fixé au guidon. Le feu lui vole des secondes. Dans son monde, les secondes ont un prix. Pas assez élevé pour le sauver, assez précis pour l'épuiser.

Vous appelez cela circuler.

Moi, j'appelle cela répéter une soumission en public.

Le trottoir n'est pas un lieu de passage. C'est le premier plateau de votre comédie quotidienne. Vous y entrez avec vos costumes, vos accessoires, vos petits textes déjà prêts. Celui qui va travailler

porte la fatigue comme une fonction. Celle qui promène son chien porte une laisse et parfois une conversation imaginaire avec elle-même. Celui qui court porte la culpabilité en tissu respirant. Ceux qui s'aiment portent leur couple comme une pancarte fragile. Ceux qui ne s'aiment plus marchent encore côte à côte parce que l'habitude connaît très bien le chemin.

Les joggeurs arrivent en première vague après le passage.

Ils surgissent avec leurs couleurs techniques, leurs montres connectées, leurs écouteurs, leurs mollets ambitieux, leur air d'avoir signé un pacte pénible avec une version future d'eux-mêmes. Le joggeur urbain est une espèce fascinante. Il court souvent dans des rues qui sentent le pot d'échappement, entre des poubelles, des scooters, des vitrines de boulangerie et des terrasses encore fermées, mais il appelle cela prendre soin de soi. L'humain a une capacité remarquable à transformer une punition en discipline dès qu'il peut la mesurer.

Le premier passe sous moi, souffle court, visage contracté. Il regarde droit devant lui avec cette gravité des gens qui veulent prouver quelque chose à une application. Son bras se lève légèrement. Il vérifie son rythme. Son rythme, imaginez. Une créature fragile, poursuivie par son propre cholestérol moral, demande à un bracelet de lui confirmer qu'elle existe à une bonne cadence.

Derrière lui, deux femmes courent ensemble. Elles parlent par morceaux.

« Après ça, café. »

« Et croissant. »

« Pas croissant. »

« Si. Croissant. »

Elles rient. C'est bref. Pas un rire de joie, un rire d'accord avec la catastrophe. Elles courent pour mériter ce qu'elles désirent déjà. Vous avez inventé beaucoup de systèmes compliqués, mais celui-ci reste l'un de vos chefs-d'œuvre : faire payer au corps l'avance de plaisir accordée à l'esprit.

Un vieux joggeur trotte plus lentement. Short trop large, genoux prudents, respiration râpeuse. Il ne joue pas le même rôle. Il ne semble pas vouloir devenir meilleur. Il semble seulement négocier avec la rouille. Il passe sous mon lampadaire sans lever la tête. Je ne le juge presque pas. Presque. Il y a dans cette obstination une forme de dignité irritante, donc suspecte.

Puis viennent les couples.

Les couples sont faciles à repérer, même quand ils essaient de faire naturel. Surtout quand ils essaient de faire naturel.

Ils se tiennent par la main comme si la rue était un fleuve et que l'un risquait d'être emporté par une vague de solitude. Leurs doigts s'emboîtent, leurs épaules s'approchent, leurs pas cherchent une cadence commune. Cela pourrait être beau, évidemment. Par accident, cela l'est parfois. Mais la

plupart du temps, le trottoir révèle ce que les photos dissimulent : le léger tiraillement du poignet, la tête qui regarde ailleurs, le silence trop travaillé, l'un qui ralentit, l'autre qui insiste, le corps qui reste quand l'attention est déjà partie.

Un couple jeune avance en riant trop fort. Le rire rebondit contre les vitrines, cherche des témoins, demande à être reconnu. Ils ne rient pas seulement ensemble. Ils diffusent leur rire. Il faut que la rue sache. Il faut que le monde constate que quelque chose fonctionne encore, au moins en façade, au moins jusqu'au prochain message mal interprété.

Plus loin, un couple plus âgé marche sans se toucher. Ils ne donnent rien au théâtre. Ils avancent comme deux meubles qui connaissent l'emplacement de l'autre dans la pièce. L'homme porte un sac. La femme regarde le sol. Rien ne semble tendre, rien ne semble violent. C'est une paix usée, peut-être. Ou une guerre ancienne qui n'a plus l'énergie de produire des explosions. Les jeunes appellent cela triste. Les vieux appellent cela jeudi.

Un troisième couple s'arrête devant une vitrine. Elle regarde une robe. Il regarde son téléphone. Le reflet les réunit dans la vitre mieux que leurs corps ne le font. C'est l'avantage des surfaces froides : elles arrangent provisoirement les scènes que les vivants ratent. Dans le verre, ils paraissent côte à côte. Dans la rue, ils sont seulement synchronisés par inertie.

Je penche la tête.

Le trottoir est généreux. Il ne crée pas vos rôles. Il les éclaire.

Les fumeurs de seuil prennent ensuite leur service.

Ils apparaissent devant les portes d'immeubles, les cafés, les boutiques, les bureaux, les arrière-cuisines. Ils ne sortent pas vraiment. Ils ne sont pas vraiment dehors. Ils habitent cette mince bande de territoire où l'intérieur les rejette assez pour qu'ils puissent respirer et où l'extérieur les accueille assez mal pour qu'ils restent près de la porte. Le seuil est leur patrie provisoire.

Ils tirent sur leurs cigarettes avec cette concentration des gens qui ne prennent pas une pause, mais défendent un reste de souveraineté.

Un homme en tablier noir s'adosse au mur, yeux mi-clos. L'odeur de tabac humide se mêle au café, à la graisse chaude, au produit de nettoyage. Il expire vers la rue comme s'il rendait au monde une partie de ce qu'il vient d'encaisser. Une femme en blouse bleue fume vite, téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille. Elle dit « oui, oui, j'arrive » avec la voix de quelqu'un qui n'arrive nulle part, mais qui retourne quand même à son poste.

Deux employés partagent le silence devant une porte automatique. Ils ne parlent pas. Ils n'ont probablement plus assez de phrases disponibles pour la journée. Les humains croient que le silence

entre deux personnes est un vide. Il est souvent un accord. Là, au moins, personne ne demande à l'autre d'être intéressant.

La cigarette devient leur micro-cérémonie. On allume, on aspire, on souffle, on tapote la cendre, on surveille l'heure, on écrase le mégot, on remet son visage professionnel. Cinq minutes pour déposer un peu de désespoir dans l'air avant de retourner vendre, répondre, servir, expliquer, sourire, encaisser. Vous appelez cela une pause. C'est plutôt une petite trêve chimique signée avec la journée.

Je regarde les mégots au sol.

Ils sont nombreux.

La ville est pleine de vos minuscules renoncements consumés jusqu'au filtre.

Les livreurs traversent ensuite la scène sans vraiment y appartenir.

Eux n'ont pas le luxe du rôle stable. Ils sont mouvement pur, fatigue compressée, urgence géolocalisée. Sacs carrés sur le dos, vélos électriques ou jambes déjà trop sollicitées, téléphones fixés au guidon, visages fermés, ils passent entre les autres comme des fantômes mandatés par la faim de quelqu'un d'autre.

Un jeune livreur freine brutalement devant une poussette, repart aussitôt, jette un coup d'œil à l'écran, tourne à gauche, manque un rétroviseur, évite un chien, accélère. Il transporte peut-être des nouilles, un burger, des sushis, une salade « detox » qui arrivera tiède chez quelqu'un d'allongé en survêtement sur un canapé, trop épuisé pour cuisiner, pas assez lucide pour voir la chaîne humaine entre son envie et sa porte.

La ville adore les livreurs parce qu'elle peut les rendre visibles seulement quand ils gênent.

S'ils passent trop vite, on les insulte. S'ils arrivent en retard, on les note. S'ils attendent devant un restaurant, ils encombrement. S'ils pédalent sous la pluie, ils font partie du décor, comme les poteaux, les affiches, les scooters renversés et les pigeons qui prétendent gérer la place.

Il y a de l'héroïsme dans cette course, mais un héroïsme sale, sans statue, sans musique, sans discours. Un héroïsme payé au trajet, surveillé par algorithme, évalué par des clients qui confondent service et magie. L'humain moderne ne chasse plus, ne cueille plus, ne cuisine parfois même plus. Il clique, puis quelqu'un d'autre traverse la ville avec sa faim emballée.

C'est une forme de civilisation.

On a vu des formes plus glorieuses.

Le trottoir continue.

Il accueille tout sans choisir.

Les poussettes, les chiens, les sacs de courses, les touristes avec leurs cartes inutiles, les adolescents en bande, les vieux qui économisent leurs genoux, les employés en retard, les retraités qui ont l'air

d'être sortis pour vérifier que le monde se dégrade bien selon leurs prévisions. Il reçoit les pas pressés, les pas traînants, les pas hésitants, les pas de ceux qui voudraient être ailleurs et les pas de ceux qui ne savent même plus où ailleurs pourrait se trouver.

Au coin d'un mur tagué, une scène se joue plus bas.

Deux corps sur un banc improvisé : une planche fatiguée posée sur deux blocs de béton. Pas un banc officiel. Un banc de fortune, donc plus honnête. Les institutions fabriquent des bancs pour que l'attente ait l'air prévue. Celui-ci ressemble à ce qu'il est : une surface qui accepte temporairement le poids de ce qui ne tient plus debout.

Une femme parle vite. Ses mains bougent devant elle comme si elles cherchaient à attraper les phrases avant qu'elles tombent mal. L'homme en face regarde le sol. Il hoche la tête trop souvent. On ne hoche pas autant la tête quand on comprend. On hoche ainsi quand on veut que la scène avance jusqu'à sa fin sans avoir à produire une phrase qui changerait quelque chose.

Je n'entends que des fragments.

« Je peux plus... »

« Tu dis toujours... »

« C'est pas ça... »

« Alors quoi ? »

Le trottoir absorbe le reste.

La rupture publique est une chose étrange. Elle cherche l'intimité dans un lieu qui ne peut pas la donner. Les passants ralentissent sans ralentir. Ils entendent sans écouter. Ils respectent la douleur avec une curiosité soigneusement déguisée en trajectoire normale. Un homme baisse les yeux. Une femme tourne légèrement la tête. Un adolescent retire un écouteur une seconde, puis le remet. La ville est polie avec les drames des autres tant qu'ils ne bloquent pas le passage.

La femme se tait.

L'homme dit quelque chose de trop bas.

Elle se lève.

Pas brusquement. Ce serait trop théâtral. Elle se lève avec cette lenteur précise des décisions déjà prises depuis longtemps, mais qu'il fallait encore venir déposer sur un banc sale pour qu'elles deviennent réelles. Il reste assis. Entre eux, un gobelet vide. Il y a toujours un objet inutile au centre des fins humaines. Un verre, une tasse, un sac, une clé, un téléphone. Comme si la matière devait témoigner quand les phrases se dérobent.

Elle part.

Il ne la suit pas.

Un pigeon approche du gobelet.

Je le laisse faire. Les fonctionnaires gris ont aussi droit aux dossiers mineurs.

La scène ne durera pas. Demain, ce même endroit recevra quelqu'un qui mange un sandwich, deux adolescents qui se poussent, un homme qui attend un appel, une vieille dame qui repose ses jambes. Le trottoir n'a pas de mémoire sentimentale. Il a mieux : une capacité parfaite à remplacer les drames. C'est cruel, mais efficace. Rien ne vous humilie autant que de comprendre que l'endroit où vous vous êtes effondré servira bientôt à quelqu'un pour poser un sac de courses.

Je reprends un peu de hauteur.

Les vitrines m'attendent.

Elles forment les coulisses lumineuses du trottoir. Grandes surfaces propres, panneaux élégants, mannequins immobiles, objets rangés comme des arguments. Elles savent faire ce que les humains font mal : se tenir droites dans le mensonge. Une vitrine ne tremble pas. Elle ne rougit pas. Elle ne consulte pas son reflet parce qu'elle doute de son existence. Elle expose, elle promet, elle attire, elle déforme. Elle fait son travail avec la froideur d'un piège qui n'a pas besoin de courir.

Un enfant colle son visage contre une vitrine de jouets. Son souffle fait une buée minuscule sur le verre. À l'intérieur, des objets colorés attendent d'être désirés, achetés, cassés, oubliés, jetés. Le père, à côté, regarde son téléphone. Il dit « pas aujourd'hui » sans vraiment lever les yeux. L'enfant n'entend pas seulement un refus. Il reçoit une première leçon : le monde sait très bien montrer ce qu'il ne donnera pas.

Plus loin, une femme s'arrête devant une boutique de vêtements. Elle ajuste son manteau en utilisant la vitrine comme miroir. Ce geste me fascine toujours. Vous faites semblant de regarder ce qui est derrière le verre, mais vous cherchez surtout à vérifier si vous êtes encore présentables devant ce que vous désirez. Elle tire sur une manche, replace une mèche, contracte légèrement le visage. Derrière son reflet, un mannequin sans fatigue porte une tenue avec l'arrogance tranquille des corps qui n'ont ni factures, ni digestion, ni histoire familiale.

Le verre superpose tout.

Le visage vivant. Le corps idéal. Le prix. La rue. Les voitures. Le passant qui passe. Le manque qui s'organise en désir.

Une vitrine de luxe renvoie le reflet d'un homme qui marche trop vite. Pendant une seconde, son visage se retrouve posé sur un costume hors de prix. L'effet est presque comique. Il a l'air d'une version réussie de lui-même mal collée sur son corps réel. Puis il passe, et le reflet disparaît. La vitrine se remet immédiatement au travail. Elle n'a aucune fidélité. Elle promet au suivant.

Les vitrines mentent mieux que vous parce qu'elles ne prétendent pas être sincères.

Vous, c'est différent.

Vous dites « j'ai juste regardé ». « Je n'en ai pas besoin. » « C'est trop cher. » « Un jour peut-être. » « Ça m'irait pas. » « Je préfère les choses simples. » Vous fabriquez des phrases pour amortir la violence du désir. La vitrine, elle, ne s'excuse pas. Elle dit : voici ce que tu pourrais être si ton corps, ton compte bancaire, ton passé, ton âge, ton humeur et ton époque coopéraient mieux. Bonne journée.

J'admire cette cruauté professionnelle.

Le trottoir, lui, recueille les survivants.

Ils repartent avec leurs sacs, leurs cafés, leurs refus, leurs envies non achetées, leurs achats inutiles, leurs messages, leurs retards, leurs petites défaites soigneusement pliées. On les voit de haut, ces défaites. Elles modifient les épaules. Elles changent la vitesse. Elles font baisser les yeux. Elles durcissent une bouche, ralentissent une main, rendent soudain très intéressante une tache sur le sol.

Vous croyez que vos drames sont intérieurs.

La ville les lit sur vos corps avec une vulgarité parfaite.

Un homme sort d'une pharmacie. Petit sac blanc. Il le glisse vite dans sa poche. Trop vite. La honte, chez vous, a souvent la taille d'un emballage discret. Une femme sort d'une boulangerie avec un sachet qu'elle ouvre avant même d'avoir fait dix pas. Elle mange en marchant, d'abord une bouchée raisonnable, puis une autre moins négociée. Elle regarde autour d'elle comme si le trottoir pouvait la dénoncer. Il le pourrait. Il ne le fera pas. Le trottoir n'a pas besoin de parler. Il garde la farine.

Un autre humain s'arrête net au milieu du passage, bloquant ceux derrière lui, parce qu'il vient de recevoir un message. Son visage change. Pas beaucoup. Juste assez. Le corps comprend souvent avant l'esprit qu'une phrase vient de déplacer quelque chose. Il relit. Son pouce ne bouge plus. Autour, les passants l'évitent avec irritation. La ville ne respecte pas les révélations personnelles lorsqu'elles gênent la circulation.

C'est l'une de ses rares qualités.

Près d'un arrêt de bus, une adolescente pleure en silence. Pas les grandes larmes de cinéma. Des larmes pratiques, rapides, essuyées avec le dos de la main entre deux regards vers la route. Elle veut que le bus arrive avant que quelqu'un lui demande si ça va. Elle a raison. « Ça va ? » est souvent une question posée par des gens qui espèrent une réponse courte. Le bus finit par arriver. Elle monte. La porte se ferme. Le trottoir garde seulement une trace d'humidité que la matinée attribuera à la pluie.

Je ne suis pas tendre.

Mais je sais reconnaître une scène correctement ratée.

Le trottoir est plein de cela : des effondrements miniatures, des victoires ridicules, des stratégies de maintien. Une personne marche plus droite après un appel réussi. Une autre rétrécit après un message. Un chien tire son maître avec une détermination que beaucoup de cadres devraient étudier. Un enfant saute sur les lignes blanches d'un passage piéton comme si elles ouvraient un monde secret. Un vieil homme s'arrête devant une affiche, non pour la lire, mais pour respirer sans avoir l'air de demander une pause.

Vous appelez cela le quotidien.

Mot pratique.

Le quotidien, chez vous, sert à enterrer ce qui mériterait parfois une enquête. Il suffit qu'un geste se répète pour qu'il devienne normal. Traverser. Attendre. Acheter. Fumer. Courir. Sourire. Mentir. Dire « ça va ». Tenir une main. Lâcher une main. Regarder une vitrine. Éviter un regard. Sortir les poubelles. Recommencer.

La répétition vous absout de beaucoup de questions.

Moi, la répétition m'intéresse. Elle révèle l'os.

Un acte isolé peut être accidentel. Une habitude, jamais complètement. Quand je vois le même homme passer tous les matins devant la même boulangerie, ralentir, regarder les croissants, continuer, puis revenir le vendredi seulement, je n'observe pas une gourmandise. J'observe un système de permission. Quand je vois la même femme jeter un mégot dans le même caniveau avant de rentrer dans le même bureau, je n'observe pas seulement une mauvaise habitude. J'observe un pacte. Quand je vois les mêmes couples traverser sans se parler, les mêmes joggeurs courir vers une version d'eux-mêmes qui ne vient pas, les mêmes livreurs disparaître dans les mêmes rues, je vois la ville comme elle est : une machine à répéter les fragilités jusqu'à les faire passer pour de l'organisation.

Un camion de livraison bloque la rue.

La scène change aussitôt.

Les voitures klaxonnent. Les piétons contournent. Un cycliste insulte à mi-voix. Le chauffeur descend, lève une main vague, ouvre l'arrière du camion. Des cartons apparaissent. La ville se nourrit. Personne ne pense à cela. Vous voulez des cafés ouverts, des boutiques pleines, des vitrines rangées, des colis disponibles, des rayons remplis, des terrasses servies, mais vous détestez les preuves logistiques de votre confort. Le camion vous gêne parce qu'il montre le ventre de la scène.

Un théâtre aime cacher ses coulisses.

La ville aussi.

Le trottoir devient alors un couloir de contournement. Les passants se frôlent, s'évitent, se heurtent presque. Une femme dit « pardon » alors qu'on lui marche sur le pied. Ce réflexe me stupéfie toujours. Vous vous excusez parfois d'avoir subi. C'est peut-être l'une des définitions les plus propres de votre civilisation.

Un homme répond « attention » à quelqu'un qui n'a rien fait. Une mère tire son enfant par la manche. Un vieux monsieur attend que le flux passe. Personne ne dirige vraiment la scène. Et pourtant, tout le monde s'adapte. Les corps trouvent des solutions. Les épaules se tournent. Les sacs se lèvent. Les regards calculent. L'intelligence humaine existe, finalement. Elle se manifeste surtout quand il faut éviter de toucher un inconnu sur un trottoir trop étroit.

C'est modeste.

Mais réel.

Je pourrais presque être impressionné, si vous n'aviez pas inventé les réunions pour compenser.

Le feu repasse au rouge.

Nouvelle distribution.

Les premiers acteurs ont disparu. D'autres prennent leur place avec une docilité remarquable. Une lycéenne. Un homme en tenue de chantier. Une femme en costume clair. Un touriste perdu. Un chien qui renifle un poteau avec plus de sérieux que beaucoup d'experts. Le décor reste. Les corps changent. La pièce continue.

C'est cela, le trottoir.

Pas un chemin.

Une répétition générale sans première.

Vous croyez y passer. En réalité, vous y comparez.

Le lampadaire me tient lieu de balcon. Le feu rouge règle les entrées. Les vitrines font les décors. Les bancs accueillent les scènes intimes. Les poubelles conservent les archives. Les terrasses fourniront plus tard les dialogues mal joués. Les pigeons feront les figurants gris avec leur sérieux administratif. Les livreurs assureront les changements de décor à vue, sans que personne ne leur accorde le moindre salut.

Et vous, vous traverserez.

Encore.

Avec vos sacs, vos montres, vos écouteurs, vos amours, vos retards, vos petites douleurs, vos mensonges de surface, vos appétits mal assumés, vos messages en attente, vos promesses de reprise en main, vos épaules déjà vaincues avant midi. Vous traverserez parce qu'il faut bien aller quelque part, même quand ce quelque part ressemble beaucoup à hier avec un autre éclairage.

Je ne vous empêcherai pas.

Je ne suis pas là pour sauver la pièce.

Je suis là pour constater que vous la jouez avec un sérieux admirable et un talent très inégal.

De mon lampadaire, je vois tout : l'obéissance au feu, les corps qui mentent, les couples qui tiennent, les solitudes qui s'exposent, les désirs qui se reflètent, les ruptures qui cherchent un banc, les travailleurs qui fument leur armistice, les livreurs qui transportent la faim des autres, les vitrines qui offrent aux passants une version d'eux-mêmes qu'ils ne pourront pas financer.

C'est une belle scène, au fond.

Pas belle au sens où vous l'entendez. Pas harmonieuse. Pas inspirante. Pas digne d'être mise en carte postale avec un filtre chaud et deux phrases sur l'âme des villes. Belle comme un dossier médical bien rempli. Belle parce qu'elle montre tout, même ce qu'elle prétend cacher. Belle parce qu'elle ne console personne.

Le trottoir est un théâtre.

Vous êtes les acteurs, les accessoires, le public distrait, les critiques vexés et parfois même le décor.

Le rideau ne tombe jamais.

Vous appelez ça une journée.